

Bertheline courait vers une ouverture rouge ou verte, le long de boyaux argentés qui n'en finissaient plus. Elle se voyait courir, ses cheveux blonds plaqués sur sa tête malgré le vent. Une fois dehors, elle échapperait facilement à ses poursuivants.

Au petit déjeuner, elle raconta : « J'ai rêvé d'une bête; elle avait le corps d'un lion, des pattes de chameau, la queue d'un crocodile, une tête de kangourou et des yeux semblables à ceux d'un ours. Et sur ses flancs, des ailerons, comme un requin. »

Il était clair qu'elle exagérait. M. Grôger ricana en regardant sa femme et demanda quelle sorte d'yeux avait un ours. « Des yeux sournois, répondit Bertheline. » Avec cela, tout était dit.

M. Grâger et sa femme, née Hauskamp, étaient persuadés qu'Anna Bertheline était une enfant aux dispositions exceptionnelles. Qu'elle volât en cachette pour s'acheter du chocolat au lait ne frappait que les esprits chagrins.

Le père disait de sa fille qu'elle était fraîche et saine, « qu'elle ferait son chemin dans la vie, qu'elle n'avait pas sa langue dans sa poche, qu'elle était vigoureuse et qu'elle donnerait à un brave mari des enfants bien solides », même s'il était risible de fonder de telles espérances sur une fillette de dix ans.

Quant aux opinions de sa femme, ce n'était de sa part qu'une façon de parler : elle comptait sur des coups de chance qui se produiraient au bon moment; quoi qu'il en soit, l'enfant devait avoir une vie meilleure que sa mère, et c'est bien ce qui s'annonçait; sinon, à quoi bon ces yeux exagérément grands, si ridiculement bleus que tout le monde s'en moquait?

D'autres avis s'exprimaient aussi, mais Bertheline ne s'y conformait guère. On aurait aussi bien pu s'en dispenser.

Dans la famille, déjà, des différends avaient surgi. Tout le monde était d'accord pour dire que Bertheline devait aller au collège, mais son père envisageait de lui vouloir autre chose. Il faut dire que ces deux-là ne pouvaient pas se souffrir et s'étaient accoutumés à se contre-dire depuis de longues années. Ils n'avaient d'ailleurs trouvé ensuite un emploi de bureau, tandis que sa mère jamais eu l'intention d'en venir au mariage si un moment d'irréflexion, au terme d'une nuit italienne, dans le cadre d'une chorale, ne les y avait contraints. M. Griiger avait ensuite quitté cette chorale et épousé Mlle Hauskamp. Ce fut très dur pour lui car il n'était que comptable et son intérêt pour le tabac et les cigares (Flor de

Mundo, Metropole et Deutsche Hansa) lui valait un salaire de misère. Quand l'enfant naquit deux mois plus tard, il se dédommagea un peu de sa malchance en lui donnant le nom pompeux de Bertheline, où il puisait de nouvelles forces chaque fois que les siennes menaçaient de l'abandonner.

Bien qu'il eût agi de bout en bout comme un homme d'honneur, sa femme se répandait en invectives à son encontre, le traitant de séducteur ou d'aventurier, précisément à l'occasion de leurs différends concernant Bertheline, car le sujet s'y prêtait. Cette querelle dégénérait d'ordinaire au point que tous deux cherchaient à gagner les bonnes grâces de la fillette, chacun rabaisant l'autre aux yeux de l'enfant. Il faut dire cependant que jamais le père ne dénigra la mère autant que celle-ci ne le dénigra, lui. Bertheline donnait raison à sa mère, d'autant plus que la virilité de son père l'effrayait confusément. Le petit Otto, qui avait trois ans de moins, ne pouvait quant à lui souffrir ni son père ni sa mère, tandis que sa sœur en revanche avait le droit de le rosser tant qu'elle voulait, du moment qu'elle tolérait sa présence auprès d'elle.

À l'école aussi, la plupart des enfants entretenaient des rapports étroits avec Bertheline et se laissaient volontiers entraîner par elle dans de folles équipées. Ils observaient en outre la manière dont elle façonnait entre ses doigts, avant le repas, des boules molles de pain blanc et de saindoux, puis ils l'imitaient, jusqu'au jour où la maîtresse leur fit payer très cher la malpropreté barbare de leurs cahiers. Ils se faisaient raconter des histoires, dont une qui commençait ainsi : « Il était une fois trois enfants : Ros, Rosette et Rosine; Ros plaisait beaucoup à sa mère, celle-ci avait encore d'autres enfants, mais ils ne comptaient pas, d'ailleurs leurs noms étaient complètement différents. » La fin de cette histoire était à la portée de tous : elle se terminait par la description des divers légumes que l'on servait au mariage des trois soeurs, pour accompagner tout un assortiment de viandes.

Que Bertheline étudiât ou n'étudiât pas, qu'elle fût occupée à jouer dans le sable de l'allée et à courir après les chiens fous, grisés par l'herbe, ou à lire le journal, le soir, à la table de ses parents, tandis que les mouches se posaient sur le bord du faux-col de son père et tournoyaient dans l'abat-jour de la lampe comme dans une arène, ou bien qu'elle dormît, passablement découverte, dans son petit lit en désordre, on ne pouvait que l'envier pour la légèreté et l'assurance qu'elle mettait dans toutes ses actions, de même que pour son bonheur. Avec le temps, hélas, tout cela changea. À quinze ans, quand après sa confirmation elle quitta l'école, elle avait perdu ses illusions sur la vie. Elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi tout demeurait identique; avant d'être libérée du collège, elle avait adressé moult clins d'œil à

ses parents : désormais, on la ferait participer, elle aussi, aux secrets. Seulement voilà, il n'y en avait pas. Bertheline patienta d'abord quelque temps, elle trompa son ennui en lisant, elle resta étendue nue dans son lit, à attendre. Elle lut des histoires d'Indiens et se fit enlever par un chef de tribu qui l'emporta sur son coursier rebelle, couchée en travers de la selle. Elle était persuadée qu'il allait surgir un matin au pied de son lit, l'apostropher et lui enjoindre d'une voix tonitruante : « Habille-toi. Mon cheval piaffe devant la porte; je t'emmène dans mon wigwam, tu seras ma squaw et tu balayeras pour moi. Inutile de faire ta toilette, nous sommes pressés. »

Mais comme rien de tel ne se produisait et que toutes les choses conservaient leur platitude d'antan, sans le moindre creux qui eût permis de les comprendre de l'intérieur, Bertheline se mit à pleurer. Elle se ferma à tous les humains; le soir, elle quittait brusquement la maison et courait de par les rues, traversant les yeux baissés les zones éclairées par des lampes à arc, car elle s'attendait avec un mélange de crainte et de curiosité à ce que l'un des jeunes messieurs blonds qui la suivaient lui adressât la parole. Pendant la journée, elle était souvent au bord du lac, dans le parc, à nourrir les cygnes avec des gestes exagérément familiers, ou bien elle attrapait, pour les caresser, des petits chiens qui se défendaient d'instinct contre son humanité.

Les parents Grôger ne savaient plus comment s'y prendre avec Bertheline. Le père disait : « Ce qui lui manque, c'est le travail. L'être humain qui ne travaille pas finit par penser de travers. Le travail rend la vie plus douce. Elle ne sait pas quoi faire et geint à en décrocher les étoiles du ciel. Hier, elle m'a regardé d'un air qui m'a fendu le cœur.

— Qui sait ce qu'elle a? répliquait la mère. Une jeune fille ne doit pas prendre l'air si malheureux. Je crois qu'elle est amoureuse ou qu'elle se fait des idées. Tu devrais l'interroger.

— Rien n'oblige à le faire aujourd'hui. »

Par bonheur, le petit chat se perdit. Un soir où les flocons de neige voletaient contre les becs de gaz, Bertheline trouva derrière une grille un chaton noir avec le museau blanc qui poussait des cris pitoyables. Quand elle le prit dans ses bras, les gens s'attroupèrent, lui prodiguèrent des conseils et admirèrent sa vertu.

Une dame lui emboîta le pas. « La pauvre bête, dit-elle. Prenez seulement garde de ne pas lui donner trop de viande, sinon il attrapera la gale. Une jolie bête; c'est un petit monsieur ou une petite dame? » Bertheline l'ignorait, elle caressait le chat avec ses paumes. Il s'avéra que la dame habitait dans la même maison; c'est pour cela que Bertheline lui était tout de suite

apparue comme un visage familier. Elle s'appelait Marthe Karstens, elle était professeur de piano et logeait au premier étage, chez Mme Roth.

L'arrivée du chaton plongea toute la famille Grôger dans le ravissement, surtout quand il vint se frotter contre les chaussettes blanches du père en ronronnant. On versa du lait bouillant dans une soucoupe et on retint le petit chat par la peau du cou afin qu'il ne se brûle pas le museau. Bertheline le prit avec elle dans sa mansarde, parce qu'il pouvait y avoir des souris.